



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 16 – octobre 2010

*Minorités linguistiques et
francophonies en perspective*

Numéro dirigé par François Charbonneau

SOMMAIRE

- François Charbonneau : *La question des minorités linguistiques aujourd'hui. L'intérêt de l'approche comparative.*
- Bernard Cerquiglini : *La langue française au défi de la diversité, par l'expérience de la minorité : le français, langue régionale de Louisiane.*
- Régis Dandoy, Giulia Sandri et Virginie Van Ingelgom : *La représentation politique des minorités linguistiques : Une analyse comparée des communautés francophone d'Italie et germanophone de Belgique.*
- Sylvio Marcus Correa : *Langue officielle, langues autochtones et allochtones au Brésil : Repères historiques et sociologiques d'un marché linguistique.*
- Manuel Meune : *Francoprovençal, français et (suisse-)allemand. L'asymétrie linguistique dans les cantons de Fribourg et du Valais.*
- Elatiana Razafimandimbimanana et Céline Peigné : *Francophonies plurilingues : vu(e)s de (nouveaux) apprenants du français à Montréal et Durban.*
- Karine Vieux-Fort et Annie Pilote : *Représentations et positionnements identitaires chez des jeunes scolarisés en anglais à Québec : explorations méthodologiques.*
- Didier Caraes : *Le silence dissonant des brittophones. Ou pourquoi les brittophones ont-ils cessé de parler leur langue maternelle à leurs enfants au sortir de la Seconde Guerre Mondiale ?*

Compte-rendu

- Fednel Alexandre : AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel. De l'imaginaire des langues*, 2009, Paris, Imago, 304 pages, ISBN : 978-2-84952-073-4.

LANGUE OFFICIELLE, LANGUES AUTOCHTONES ET ALLOCHTONES AU BRÉSIL : REPERES HISTORIQUES ET SOCIOLOGIQUES D'UN MARCHÉ LINGUISTIQUE¹

Sílvio Marcus de Souza Correa
Universidade Federal de Santa Catarina, Brésil

Introduction

Je vais essayer d'exposer la situation de quelques minorités linguistiques au Brésil et leurs enjeux en tenant compte de la connaissance assez hétérogène du lectorat sur le dossier « langue nationale, langues autochtones et allochtones au Brésil ». Néanmoins, j'espère pouvoir brosser un tableau assez clair sur le marché linguistique au Brésil, malgré le risque de faire une synthèse qui pourrait paraître un peu simpliste à certains ou encore trop hermétique à d'autres.

Dans un premier temps, je présenterai un certain nombre de repères historiques pour mieux comprendre la formation d'un champ linguistique au Brésil où le monolinguisme est plus une idéologie qu'une réalité linguistique. Pour les notions qui renvoient à la sociologie de Pierre Bourdieu (marché linguistique, langage légitime, capital linguistique, etc.), j'ai ajouté à mon texte des notes explicatives parce que je n'aurai pas ici le temps qu'il faudrait pour apporter plus de précisions.

Par la suite, je porterai une analyse plutôt sociologique sur quelques minorités linguistiques au Brésil et leurs enjeux sur le champ linguistique.

Langue officielle et marché linguistique

La population brésilienne est d'environ 185 millions des personnes (IBGE, 2005). Sa part dans la population mondiale explique que la langue portugaise fait partie des 10 langues les plus parlées au monde (voir carte 1 en annexes). Depuis quelques décennies, l'immigration

¹ Ce texte est issu d'une communication présentée au colloque *Vues d'ici et d'ailleurs* qui s'est tenu dans le cadre du 76^e Congrès de l'ACFAS à Québec du 5 au 9 mai 2008. Je tiens à remercier François Charbonneau et ses collègues qui ont organisé ce colloque et aussi les évaluateurs anonymes dont les commentaires m'ont permis d'améliorer la version originale.

brésilienne est telle que la langue portugaise est également parmi les 10 langues étrangères les plus parlées dans des pays comme le Paraguay ou même le Japon (voir carte 2 en annexes).

« *La langue portugaise est la langue officielle au Brésil. Pourtant, le monolinguisme est une illusion.* » (Bagno, 2008). L'idée que tous les Brésiliens s'entendent sur le plan linguistique et qu'ils parlent tous la même langue est la base de l'idéologie du gouvernement fédéral, alors que plus de 200 langues (autochtones et allochtones) restent sans aucune politique linguistique officielle. Ainsi le pluralisme linguistique au Brésil n'est jamais pris en compte par les autorités.

Cette illusion du « *communisme linguistique* » (Bourdieu 1982 : 24) est encore plus dérisoire dans un pays où les inégalités sociales sont énormes. Il va sans dire que la faible scolarité des Brésiliens en général ne favorise guère l'acquisition d'un capital linguistique dans la langue dominante². Celui-ci est incontournable pour parler un langage légitime³.

Il faut souligner que le système d'enseignement scolaire joue un rôle majeur pour la structuration du marché linguistique et pour le partage inégal du capital linguistique⁴. Il y a au Brésil un système d'enseignement scolaire à deux vitesses. Les locuteurs issus d'une école publique et gratuite et ceux issus d'une école privée et payante n'auront jamais le même capital culturel (y compris linguistique) dans son état institutionnalisé⁵. L'école publique et l'école privée sont différentes sur plusieurs aspects (les conditions matérielles des écoles publiques et privées, le recrutement de leurs enseignants, leurs compétences professionnelles et le profil sociographique de leurs élèves, etc.), malgré les directives officielles pour l'éducation qui visent à normaliser et à contrôler le marché scolaire. Dans les deux types d'écoles il y a des élèves appartenant à des minorités linguistiques. Nous verrons par la suite quelques trajectoires scolaires d'élèves issus de certains groupes minoritaires.

Au Brésil, il y a une forte probabilité pour que la position d'un locuteur dans le champ linguistique corresponde à sa position dans le champ social. Dans les rapports de force linguistiques, ceux qui sont dans une position avantageuse dans les rapports de domination maîtrisent la langue dominante.

Le portugais en tant que langue du colonisateur

Au Brésil, la langue portugaise a été la langue du colonisateur pendant des siècles. La colonisation n'a pas mis sur pied un système scolaire d'enseignement. Les autochtones, les esclaves noirs et les métis sont restés à l'écart de l'apprentissage formel de la langue du colonisateur. Il va sans dire que l'analphabétisme chez les colons portugais a été toujours très élevé. La langue portugaise s'enrobait alors de toute une violence symbolique liée à la situation coloniale.

² « Le capital linguistique est le pouvoir sur les mécanismes de formation des prix linguistiques, le pouvoir de faire fonctionner à son profit les lois de formation des prix et de prélever la plus-value spécifique » (Bourdieu, 1984 : 124).

³ Selon Pierre Bourdieu (1984 : 104) « un langage légitime est un langage aux formes phonologiques et syntaxiques légitimes, c'est-à-dire un langage répondant aux critères habituels de grammaticalité, et un langage qui dit constamment, en plus de ce qu'il dit, qu'il le dit bien ».

⁴ Pierre Bourdieu (1984 : 99) rappelle que « toute situation linguistique fonctionne comme un marché dans lequel quelque chose s'échange. Ces choses sont bien sûr des mots, mais ces mots ne sont pas seulement faits pour être compris ; le rapport de communication n'est pas un simple rapport de communication, c'est aussi un rapport économique où se joue la valeur de celui qui parle ». Il faut souligner que Bourdieu donne à ce mot de marché un sens très large. Il lui semble tout à fait légitime de décrire comme *marché linguistique* aussi bien la relation entre deux ménagères qui parlent dans la rue, que l'espace scolaire, que la situation d'interview par laquelle on recrute les cadres (Bourdieu, 1984 : 107).

⁵ Pour Bourdieu (1979 : 3) le capital culturel à l'état institutionnalisé est une forme d'objectivation, c'est-à-dire une vertu d'un usage établi.

Le portugais en tant que langue du colonisé

Entre autres, la créolisation de la langue portugaise au Brésil s'explique par le manque d'une politique linguistique officielle pour enseigner à lire et à écrire. Parmi la population coloniale, nombreux étaient ceux qui parlaient deux langues, soit une langue maternelle et la langue portugaise dans une version *vulgate*. Cette dernière n'était souvent pas plus qu'une langue instrumentale dans un champ linguistique marqué par la diglossie.

Pendant des siècles, le métissage a fini par diffuser la langue portugaise parmi la population coloniale. Pourtant, elle s'éloignait de la langue officielle de Lisbonne et empruntait largement aux langues amérindiennes ou africaines. La langue portugaise au Brésil est devenue aussi plus régionale et son parler plus éloigné de la langue normalisée.

Le portugais en tant que langue nationale

La langue portugaise est devenue la langue nationale du Brésil lors de la première constitution (1824), deux ans après l'indépendance politique. Malgré un groupe d'écrivains à la tête d'un mouvement romantique dont la production littéraire mettait en valeurs des mots « brésiliens » et des expressions régionales, il était hors de question de remplacer le portugais par le « brésilien »⁶. Depuis le XIX^e siècle, les Brésiliens sont plongés dans une illusion dans laquelle fusionnent langue nationale, langue officielle et langue parlée comme si le monolinguisme buté par l'État-Nation était une réalité *a priori*.

De langue officielle à langue nationale

Au Brésil, la promotion de la langue officielle au statut de langue nationale se déroule à l'époque de la décolonisation. Il faut souligner que jusqu'à l'indépendance (1822), la langue portugaise était seulement la langue officielle. Elle devient la langue nationale avec la formation d'un État-Nation dont les membres du corps bureaucratique étaient recrutés parmi les Portugais résidents au Brésil ou alors chez les Brésiliens qui avaient étudié au Portugal. Cette élite bureaucratique aura le monopole de la langue légitime dans le champ linguistique. Cela veut dire que la langue nationale restera figée par les normes linguistiques venues de Lisbonne⁷.

Mais l'héritage colonial ne se réduit pas à la langue portugaise. La jeune nation s'accroche aussi à l'esclavage déjà condamné par quelques nations industrialisées. Plusieurs langues africaines continuent d'entrer dans le pays à travers la traite des noirs. Depuis le début du XIX^e siècle, l'immigration européenne a été envisagée pour développer l'agriculture, l'industrie et le commerce. Elle s'intensifiera jusqu'au XX^e siècle. L'immigration asiatique, notamment de *coolies*, a connu aussi un intérêt de la part des producteurs de café. L'immigration chinoise sera suivie de l'immigration japonaise. En 1907 arrivent les premières familles de Japonais au port de Santos. En fait, le Brésil est devenu un pays d'immigration depuis le XIX^e siècle et son champ linguistique est devenu pluriel. Malgré plusieurs langues autochtones et allochtones, la langue portugaise est passée d'une langue officielle à une langue nationale sans avoir, semble-t-il, la concurrence d'aucune autre langue.

⁶ Un de plus importants écrivains de cette époque, José de Alencar (1829-1877), plaidait en faveur de l'adoption d'une langue portugaise du Brésil (Cf. Eder Silveira, 2008).

⁷ « La langue officielle a partie liée avec l'État. Et cela tant dans sa genèse que dans ses usages sociaux. C'est dans le processus de constitution de l'État que se créent les conditions de la constitution d'un marché linguistique unifié et dominé par la langue officielle [...]. Nul n'est censé ignorer la loi linguistique qui a son corps de juristes, les grammairiens, et ses agents d'imposition et de contrôle, les maîtres de l'enseignement, investis du pouvoir de soumettre *universellement* à l'examen et à la sanction juridique du titre scolaire la performance linguistique des sujets parlants » (Bourdieu 1982 : 27).

Depuis la double imposition de la langue portugaise comme langue officielle et nationale, une situation de bilinguisme tend à s'instaurer : tandis que la majorité de la population illettrée parle des langages locaux, « non légitimes », une élite lettrée conserve jalousement le monopole de l'usage de la langue officielle⁸. L'acquisition d'un capital linguistique dépend, entre autres, d'une exposition assez régulière à la langue légitime⁹. Pour les membres d'une minorité linguistique (autochtone ou allochtone) l'exposition à la langue légitime se fait seulement à l'école puisque dans le foyer familial il manque des intermédiaires autorisés. « *Il faut souligner que le système d'enseignement contribue à la fois à l'évaluation et à l'imposition de la reconnaissance d'une langue légitime et à la dévaluation des modes d'expression populaires* » (Bourdieu, 1982 : 33).

Langue nationale et langue populaire au Brésil

Depuis le début du XX^e siècle, plusieurs artistes brésiliens, notamment des écrivains, ont fait une révolution esthétique responsable pour réhabiliter la langue populaire et pour la hisser au même statut que la langue « savante ». Le régionalisme et le modernisme ont mis en valeur la langue populaire et les deux ont porté leur contribution pour surmonter le complexe du colonisé face à la culture et à la langue du colonisateur. La semaine d'art moderne de 1922 a déclenché un mouvement culturel et artistique de redécouverte du Brésil. Après cent ans (1822-1922), le bilan était critique au plan culturel, artistique et linguistique. Il apparaissait que le Brésil demeurait encore très dépendant du Portugal. D'ailleurs, la langue portugaise standard n'a jamais cessé d'exercer une véritable violence symbolique¹⁰.

Pour les minorités linguistiques (autochtones et allochtones), cette violence symbolique n'est pas la seule sanction. Il ne faut pas oublier que les locuteurs dépourvus de la compétence légitime dans le champ linguistique sont souvent exclus d'autres marchés¹¹.

Au-delà de la violence symbolique, une autre violence s'est accrue à la veille de la Deuxième Guerre mondiale lorsque le gouvernement fédéral du Brésil a mis sur pied une campagne nationaliste qui imposait à toutes communautés allochtones de s'exprimer en portugais. Du jour au lendemain, plusieurs groupes ethniques ne pouvaient plus faire leurs cérémonies religieuses dans leurs langues traditionnelles, publier des journaux dans leurs langues, etc. Pour les afro-brésiliens, le *nagô* était interdit ainsi que la pratique du candomblé. Les Brésiliens protestants d'origine allemande ne pouvaient plus faire leur culte dans la langue de Luther. Les journaux en allemand, en italien et en japonais étaient rayés de la presse brésilienne. Cette campagne nationaliste a eu des retombées sur le capital linguistique des immigrés et de leurs descendants, notamment chez les Allemands, les Italiens et les Japonais. Après la fin de la guerre, plusieurs communautés d'immigrés n'ont plus jamais repris leur langue maternelle pour communiquer au niveau laïc ou religieux. La langue portugaise s'imposait davantage dans le champ linguistique, notamment dans des milieux comme celui de la presse ou de la religion chez les communautés allochtones.

⁸ Cette tendance au bilinguisme (langue légitime versus parler local) a été valable pour la France pré-révolutionnaire. (Cf. Bourdieu 1982 : 30).

⁹ Selon Bourdieu (1982 : 53), « la compétence linguistique mesurée selon les critères scolaires dépend, comme les autres dimensions du capital culturel, du niveau d'instruction mesuré aux titres scolaires et de la trajectoire sociale. Du fait que la maîtrise de la langue légitime peut s'acquérir par la familiarisation, c'est-à-dire par une exposition plus ou moins prolongée à la langue légitime ou par l'inculcation expresse de règles explicites, les grandes classes de modes d'expression correspondent à des classes de modes d'acquisition, c'est-à-dire à des formes différentes de la combinaison entre les deux principaux facteurs de production de la compétence légitime, la famille et système scolaire ».

¹⁰ Bourdieu (1982 : 36) rappelle que la violence symbolique en général n'est pas aperçue comme telle puisque « toute domination symbolique suppose de la part de ceux qui la subissent une forme de complicité qui n'est ni soumission passive à une contrainte extérieure, ni adhésion libre à des valeurs ».

¹¹ Cf. Bourdieu, 1982 : 42-43.

Après la guerre et à l'instar des écrivains modernes, les journalistes et d'autres intellectuels ont commencé à employer de plus en plus les langages régionaux et à accepter l'idiosyncrasie linguistique au Brésil. Mais la sympathie des intellectuels n'a jamais assuré la survie des langues autochtones et allochtones.

Les minorités linguistiques (autochtones et allochtones) ont dû mettre sur pied d'innombrables stratégies pour assimiler la langue officielle, dissimuler leurs « marques diacritiques » lors d'une conversation en portugais et maintenir leur langue maternelle « vivante » ou alors la revitaliser après qu'elle soit restée figée dans la mémoire des générations précédentes.

Langues autochtones et champ linguistique

Au Brésil, les langues autochtones restent marginales dans le champ linguistique. Si l'empereur D. Pedro II étudiait au moins la langue nheengatu, aucun président de la République n'a jamais su une des langues autochtones. Pourtant, le fait de connaître plusieurs langues est toujours vu comme un atout aux candidats à la présidence.

La valeur des langues autochtones sur le marché linguistique fait bon ménage avec la valeur des cultures autochtones sur le champ symbolique. Il va sans dire qu'une très mince partie de la population non autochtone démontre de l'intérêt à l'apprentissage d'une langue autochtone. Autrement dit, les langues autochtones s'opèrent toujours sous un faible taux de conversion dans le marché linguistique.

L'avenir des langues autochtones semble plus dramatique lorsque les populations autochtones elles-mêmes ne sont plus assez nombreuses pour assurer la reproduction linguistique ou encore lorsque la transmission orale a été brisée par la migration des jeunes¹². Lorsque les conditions pour la reproduction sociale de groupes autochtones impliquent l'insertion de leurs membres dans le marché du travail, l'assimilation de la langue dominante (le portugais) devient incontournable.

L'avenir des langues autochtones est lié aux rapports entre les autochtones et les « non-autochtones ». Malgré le droit à l'autonomie, la plupart des groupes autochtones dépendent de l'administration de la Fondation nationale de l'indien (FUNAI). Quelques groupes dans les réserves entretiennent des contacts réguliers avec des « non-autochtones ». Souvent les services d'éducation, de santé et d'autres sont réalisés par des professionnels « non autochtones » qui ne parlent que le portugais. Les situations linguistiques dans les réserves sont multiples. Il y a des autochtones qui parlent seulement leur langue, d'autres sont bilingues et plusieurs sont déjà dans un processus poussé de « transfiguration ethnique » dans lequel leurs langues tombent dans l'oubli ou alors deviennent des langues très influencées par la langue portugaise.

De la même façon que les groupes minoritaires issus de l'immigration, plusieurs groupes autochtones parlent le portugais comme première langue. Parmi quelques groupes autochtones la langue de leurs aïeux est parlée dans un cercle très restreint, dans des situations particulières comme certains rituels religieux ou alors elles restent à peine dans la mémoire des plus anciens¹³.

¹² La thèse de doctorat en linguistique de Maria das Dores de Oliveira, soutenue à l'Université Federal de Alagoas (Ufal), brosse un tableau de la situation du ofayé, langue d'une dizaine de personnes à Brasília, dans la province du Mato Grosso do Sul.

¹³ Dans la province du Pará, Leopoldina Araujo a mené plus de vingt ans de recherches linguistiques (voir 1996 par exemple). Sous sa direction est sorti un vade-mecum pour l'enseignement de la langue parkatejê qui était encore dans la mémoire des plus anciens sans pour autant servir à la communication du groupe.

Les langues autochtones : combien sont-elles?

Les locuteurs de langues autochtones au Brésil représentent 240 groupes ethniques dont la plupart partage un territoire d'environ 1 000 000 km², c'est-à-dire 16 % du territoire national. Les langues autochtones sont 180 (FUNAI 2008). La région de l'Amazonie est celle qui en a plus : 120, dont 60 risquent d'être rayées de la carte ethnolinguistique à cause du petit nombre de leurs locuteurs.

Les régions les plus industrialisées du pays sont celles où le nombre de langues autochtones a énormément diminué. Selon les statistiques officielles, le nombre de groupes autochtones « urbanisés » a augmenté dans les dernières années. En 1991, 76 % de la population autochtone habitait les régions rurales, alors qu'en 2001, 52 % de cette population habitait les régions urbaines (IBGE 2005). Pour les groupes ethniques qui s'installent aux alentours des grandes villes ou dans des « réserves urbaines », les enjeux pour sauvegarder leurs langues sont d'une autre nature que pour les groupes isolés dans la forêt amazonienne.

Malgré la quantité de langues autochtones (180), le nombre de personnes capables de les parler est très faible. Ces locuteurs sont aussi très variés. A côté de petites communautés linguistiques de quelques dizaines de personnes, d'autres comme celle du guarani peuvent compter cent mille personnes. En 2000, la population totale des locuteurs de langues autochtones au Brésil était d'environ de 730 000 personnes (IBGE, 2005)¹⁴, ce qui représentait 0,4 % de la population brésilienne.

Les langues autochtones et leurs enjeux

Dans la région amazonienne, l'enjeu des langues autochtones est plutôt la disparition du groupe ethnique ou sa diminution démographique. Pour les groupes ethniques proches des grandes villes, la situation est très critique face à la transfiguration ethnique. Même l'avenir des langues graphiques comme le *guarani* est incertain lorsque les groupes entrent dans un processus d'assimilation.

La situation des langues autochtones est très variée dans le territoire national. Dans chaque province, les écoles publiques sont plus ou moins adaptées à la réalité régionale et à la diversité linguistique. Dans la province du Rio Grande do Sul, il y avait en 2005, 50 établissements d'enseignement pour les autochtones, 344 enseignants et 5 270 élèves¹⁵. Mais ces écoles rencontrent beaucoup de problèmes : le budget trop faible accordé par le gouvernement pour l'entretien des écoles, pour le matériel scolaire et pour payer les enseignants ; le décrochage scolaire très élevé ; le manque de professionnels (autochtones et non autochtones) qualifié pour assurer des tâches pédagogiques dans un milieu multiculturel ; et les conflits éventuels entre les leaders locaux et les enseignants autochtones et non autochtones.

Dans la province de Santa Catarina, il y a plus de 30 écoles pour les autochtones. En 2006, il y avait plus de 2 000 élèves et 140 enseignants chez les *guarani*, *xokleng* et *kaingang*. Dans d'autres provinces comme celle de Goiás et d'Amazonie l'enseignement bilingue (langue portugaise et langue autochtone) fait partie de la réalité scolaire chez les élèves autochtones¹⁶.

Pour les jeunes autochtones, prendre la relève de l'héritage culturel et linguistique du groupe ethnique peut être un lourd fardeau. Pour d'autres, cet ancrage culturel et linguistique leur permet d'orienter leur identité vis-à-vis d'une mondialisation qui les conduit vers une déterritorialisation symbolique.

¹⁴ La méthodologie pour calculer la population autochtone présente quelques difficultés puisqu'au Brésil il n'y a pas un statut clair pour les métis. Les autochtones hors réserves peuvent aussi être « cachés » dans les statistiques. Il y a aussi une augmentation récente de l'immigration amérindienne, notamment venue de pays voisins (Bolivie, Pérou, Colombie...) qui a fait croître la population « autochtones » dans la dernière décennie.

¹⁵ Débora Gastal et Paula Bianchi, 2007 : 6.

¹⁶ Cf. Eliana Simonetti, 2006 : 51.

Sur le marché linguistique, les autochtones ne sont presque jamais pris pour des émetteurs ou locuteurs autorisés de la langue dominante (le portugais). De plus, leur faible capital linguistique est lié au faible capital symbolique des groupes autochtones dans la société dans son ensemble¹⁷. Pourtant, il y a des changements importants depuis une dizaine d'années, notamment après la reprise de la voie démocratique en 1984.

Le succès de quelques projets de développement durable chez les autochtones a encouragé la mise en valeur de leur patrimoine culturel et linguistique. Dans la pratique, pourtant, la langue portugaise est devenue incontournable pour les autochtones dans le processus de négociation avec les « non autochtones ». Parfois même l'anglais devient une langue relais pour les leaders autochtones afin de décrocher un partenariat international capable de hisser leurs communautés dans le « global village ». Il faut souligner que quelques groupes ethniques comme le *iauanauás* dans la province de l'Acre et les *caiapós* dans la région du Xingu font des profits dans le monde des affaires grâce à la vente d'huile végétale et d'autres produits « éthiques ». Leurs principaux partenaires sont des entreprises américaines et européennes. Le récréo-tourisme et l'éco-tourisme sont d'autres branches convoitées par les autochtones et qui ont déjà eu du succès chez les *trumai* et *uauará* dans la région du Xingu¹⁸.

L'accès aux études est aussi un autre défi pour les jeunes autochtones. Depuis quelques années, les universités ont commencé à adopter une politique de *quota* pour les autochtones, les afro-brésiliens et pour les étudiants issus de l'enseignement public. Cette politique de réparation est aussi une reconnaissance des inégalités dans le champ scolaire. Comme tous les autres candidats, les autochtones doivent passer plusieurs examens, notamment de langue étrangère. Les comités d'évaluation permettent aux autochtones de choisir leur langue maternelle comme « langue étrangère ». En 2006, seulement 0,5 % des autochtones avaient accès aux études supérieures. Parmi eux, Rogério Ferreira da Silva, membre du groupe ethnique *terena* et docteur en agronomie de l'université de Londrina (PR) et Joaquim Taska Yawanawa, *cacique* du groupe ethnique *iauanauá* dans la province de l'Acre. Ce dernier a habité en Californie (USA), où il a étudié l'anglais à Santa Barbara et l'art graphique digital à San Francisco¹⁹. Mais les autochtones bilingues, détenteurs de diplômes et capables de faire usage de la langue dominante sont une exception. En général, chez les autochtones l'analphabétisme est la situation la plus courante. Dans le marché linguistique, ils sont souvent des locuteurs dépourvus de capital linguistique dans la langue dominante.

Langues allochtones et champ linguistique

Au cours du XIX^e siècle, le Brésil a reçu plusieurs vagues d'immigration européenne et asiatique, sans pour autant arrêter la traite des noirs qui s'inscrit dans un cadre d'immigration forcée. Plusieurs langues européennes, asiatiques et africaines faisaient partie du champ linguistique du pays. Les récits de voyage renvoient à une panoplie de scènes pittoresques dans les ports ou dans les villes du Brésil où plusieurs langues donnaient au milieu une sonorité babélique.

Jusqu'à la moitié du XX^e siècle, le pays a reçu des milliers d'immigrants, notamment venus de l'Europe, du Proche-Orient et du Japon. Si le Brésil comptait environ 17 millions de

¹⁷ Pour Bourdieu (1982 : 68) « le rapport de forces linguistique n'est jamais défini par la seule relation entre les compétences linguistiques en présence. Et le poids des différents agents dépend de leur capital symbolique, c'est-à-dire de la reconnaissance, institutionnalisée ou non, qu'ils reçoivent d'un groupe ».

¹⁸ Cf. Eliana Simonetti, 2006: 52-53.

¹⁹ *Ibidem*.

personnes en 1901, sa population était de 170 millions en 2000 ; 10 % de cette croissance démographique est liée à l'immigration²⁰.

Au Brésil, si une vingtaine de langues étrangères restent « vivantes » chez les immigrants et leurs enfants, cela s'explique par des stratégies assez diverses. Des pays comme l'Allemagne, la Suisse et la France par exemple aident au maintien de la langue maternelle de leurs ressortissants, à travers le financement d'institutions d'enseignement comme l'Institut Goethe, l'École suisse et l'Alliance française. Ce n'est pas le cas de plusieurs autres pays d'origine, qui n'offrent aucune aide à leurs communautés à l'étranger. Dans ces groupes minoritaires, le foyer familial est le seul lieu de transmission et de conservation des cultures et des langues d'origine.

Les immigrants et leurs langues

Au Brésil du XIX^e siècle, les groupes d'immigrants européens les plus importants sur le plan démographique étaient les Allemands et les Italiens. Les communautés allemandes ont créé des écoles privées où la langue maternelle était enseignée jusqu'en 1938, moment où une politique ferme et nationaliste est venue interdire l'usage de la langue allemande dans les établissements scolaires, dans la presse, dans les cultes religieux et dans tous les lieux publics.

Mais cette interdiction n'est pas la seule raison du recul de l'allemand parmi les communautés d'origine allemande dans le sud du pays. L'urbanisation des régions où les communautés d'origine allemande étaient majoritaires, la migration interrégionale qui leur a permis un contact plus régulier avec les Brésiliens et l'élargissement du réseau de télécommunications ont également contribué à la prédominance de la langue portugaise au détriment de la langue allemande dans le Brésil méridional.

Les immigrants italiens, polonais, juifs et francophones (belges, suisses, français) ont aussi connu un processus d'assimilation. L'urbanisation des communautés agricoles ou la migration des jeunes, les mariages mixtes, l'intégration des enfants dans le système d'enseignement scolaire, l'apprentissage de la langue portugaise, les moyens de communication (la radio, puis la télé), entre autres, ont brisé leur isolement.

Les communautés d'origine européenne ont vécu *grosso modo* trois phases linguistiques au Brésil. D'abord, le monolinguisme (en la langue maternelle), ensuite le bilinguisme et puis le retour au monolinguisme (en portugais du Brésil). Malgré la prédominance aujourd'hui de la langue portugaise dans les régions d'immigration européenne dans le sud du Brésil, les écarts linguistiques sont remarquables. Souvent les membres de quelques minorités d'origine allemande, italienne ou polonaise, par exemple, ont leur langage dévalué dans le marché linguistique à cause de leur accent ou d'une « faute » de prononciation.

Dans l'arrière-pays, il y a encore quelques individus qui, bien que nés au Brésil, ne parlent que l'allemand ou l'italien puisque c'était la langue parlée dans le foyer familial ou dans le voisinage. Aujourd'hui les bilingues parmi les Brésiliens d'origine européenne sont encore nombreux, mais souvent ils ne savent ni lire ni écrire. On pourrait qualifier de « doublement limités » (*double limited*) ces locuteurs bilingues analphabètes. Ce phénomène est aussi remarquable parmi plusieurs groupes autochtones et de ressortissants du Brésil.

Les ressortissants et leurs langues

Au contraire de plusieurs groupes d'immigrés, les ressortissants des pays postindustrialisés ont plus de moyens pour le maintien de leur langue. Comme le retour est presque toujours envisagé par les ressortissants, la pratique de la langue maternelle se fait à la maison, sur internet, dans les journaux, etc. Mais il y a aussi d'autres moyens et d'autres espaces comme

²⁰ Estatísticas do Século XX, IBGE.

l'apprentissage ou le maintien de la langue maternelle dans les écoles bilingues, où sont envoyés en général les enfants des ressortissants.

Le cas des Suisses au Brésil est exemplaire. Les écoles suisses brésiliennes à Rio de Janeiro²¹, São Paulo²² et Curitiba²³ offrent une formation scolaire de niveau international dont les diplômes sont reconnus à l'étranger. Cela veut dire que la valeur du capital linguistique de leurs diplômés est reconnue dans le marché linguistique international. La Suisse alloue des subventions « pour maintenir les standards de qualité et financer le développement de ces écoles »²⁴. Pour le président du comité des écoles suisses à l'étranger (CESE), Derick Widmer, « *de bonnes écoles suisses à l'étranger sont les meilleures ambassadrices de notre pays en terme d'image* » (2008 : 17).

Pour les ressortissants, envoyer leurs enfants dans une école privée bilingue s'inscrit dans une stratégie de reproduction sociale. Le capital linguistique acquis sous la forme incorporée et institutionnalisée est lié à l'acquisition d'autres formes de capital (économique, social et culturel). Sur le marché linguistique, on peut dire que les individus bilingues ou polyglottes sont au sommet de l'échelle lorsque leur capital linguistique est reconnu par les institutions qui règlent ce marché spécifique. Les diplômés situent leurs détenteurs à la fois sur le champ scolaire et dans le marché linguistique. Les diplômes sont plus importants quand les examens de certification de compétences linguistiques sont externes. Dans les ESBs les examens de certification externe de langues sont un outil de contrôle de la qualité de leur enseignement depuis 2003²⁵.

L'Alliance française et l'Institut Goethe sont aussi deux établissements importants pour l'enseignement respectivement du français et de l'allemand. Ils permettent d'une part aux enfants des ressortissants d'avoir un capital linguistique nécessaire pour leur retour, mais ces institutions sont d'autre part fréquentées par de nombreux Brésiliens dont les métiers ou les projets personnels ou professionnels demandent des compétences dans une langue étrangère.

Les langues allochtones et le champ techno-scientifique

Le champ linguistique est structuré par le partage du capital linguistique. Celui-ci est aussi inégal que le partage du capital économique et social au Brésil. Il va sans dire que la langue légitime reste inaccessible à la majorité des Brésiliens. Le détenteur d'un capital linguistique

²¹ L'école suisse-brésilienne de Rio de Janeiro (ESB/RJ) a été fondée en 1963 par la communauté suisse dans le but d'offrir une scolarité « suisse » aux enfants de ressortissants suisses et pour « sauvegarder les liens culturels et les traditions de leur patrie ». Aujourd'hui, l'ESB/RJ compte 377 élèves dont 332 brésiliens, 25 suisses et 20 d'autres nationalités. Le bilinguisme est un des piliers de son enseignement. Les parents peuvent choisir entre le français ou l'allemand. L'enseignement de la langue portugaise est obligatoire. L'anglais devient obligatoire à partir de la quatrième année et une quatrième langue (français ou allemand) s'ajoute au curriculum à partir de la sixième année. L'auteur remercie Madame Daniely de l'ESB/RJ pour ces informations. Voir aussi : http://www.esb-rj.com.br/?secao=4738&categoria=4836&id_noticia=38142.

²² L'école suisse-brésilienne de São Paulo (ESB/SP) a été fondée en 1965. Aujourd'hui, l'ESB/SP compte 520 élèves : 140 suisses, 30 allemands et plus de 350 brésiliens. Les enseignants sont 75 et de nationalité suisse ou brésilienne. Voir aussi : <http://www.virtual3w.com.br/esbsp/web/1024/por/apresentacao.htm>.

²³ Dans l'école suisse-brésilienne de Curitiba (PR), les élèves sont 459 au total : 357 brésiliens, 60 suisses (la plupart avec double-nationalité), 20 allemands et 5 d'autres nationalités. Les enseignants sont 62 : 5 suisses, 1 allemand(e) et quelques-uns avec double nationalité. 50 % des enseignants parlent l'allemand. L'auteur remercie Madame Christiane Obst de la Schweizerische Schule von Curitiba pour ces informations.

²⁴ « Les écoles suisses à l'étranger pourront continuer d'exercer leur fonction. En bouclant le budget fédéral, le Conseil des Etats s'est aligné sur le Conseil national en approuvant finalement les subventions de 20 millions de francs allouées aux écoles suisses à l'étranger. » (Widmer, 2008 : 16).

²⁵ Les ESBs préparent leurs élèves pour les examens externes suivants : ZDP, ZD, ZMP, DSD I et II en allemand ; PET et FCE en anglais ; DELF A1 et A2, B1 et B2 en français. (Cf. Widmer, 2008). Les examens sont réalisés par l'Institut Goethe, l'University of Cambridge et l'Alliance française qui sont tous les trois membres de l'Association of Language Testers in Europe (ALTE) qui a réussi à établir les paramètres pour les certifications internationales (Cf. *Common European Framework of Reference for Language*).

dans la langue dominante se trouve encore favorisé lorsqu'il maîtrise en plus de la langue portugaise une langue étrangère. La valeur du bilinguisme varie selon la valeur de la langue étrangère en question. Evidemment, la valeur d'une langue étrangère peut aussi varier selon le capital symbolique de son locuteur.

L'importance des autres langues dépend de plusieurs facteurs. L'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol sont les langues les plus envisagées dans certains secteurs du marché du travail. Le champ techno-scientifique joue un rôle important dans la structuration du champ linguistique puisque des milliers de techniciens et de scientifiques emploient une langue étrangère dans leurs activités professionnelles.

Des milliers de scientifiques brésiliens partent chaque année pour faire leur doctorat ou un stage postdoctoral à l'étranger. La maîtrise d'une langue étrangère est d'ailleurs un préalable pour obtenir une bourse. Les certificats en anglais, en français et en allemand possèdent chacun leur valeur dans le marché linguistique.

Au Brésil, les langues allochtones comme l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol ont plus de valeurs que n'importe quelle langue autochtone. Ces langues ne sont pas seulement plus parlées que les langues autochtones, mais elles sont aussi plus « institutionnalisées », leurs valeurs sont reconnues par des certificats de compétences en langue étrangère sur le plan international. Pour l'anglais, le français et l'allemand, par exemple, il y a plusieurs diplômes de compétence linguistique tandis qu'aucune langue autochtone n'a un diplôme qui pourrait représenter un tel prix dans le marché linguistique. Dans les champs économiques, notamment ceux des affaires, de la technologie et des arts, l'anglais, l'allemand et le français demeurent les langues étrangères les plus importantes au Brésil. Pour la langue française, il est même probable que les francophiles brésiliens dépassent en nombre les ressortissants français au Brésil.

Le « brésilien » en tant que langue minoritaire

Avant de finir, j'aimerais encore glisser quelques mots sur la situation de la langue « brésilienne » en tant que langue minoritaire dans plusieurs pays où le nombre des Brésiliens dépasse 100 000 personnes. Depuis une vingtaine d'années, les Brésiliens quittent davantage le pays et la langue « brésilienne » devient alors une langue minoritaire dans plusieurs pays comme le Japon, l'Allemagne ou les États-Unis.

Les ressortissants brésiliens sont environ 2 millions dans le monde. Ils sont autour de 750 000 aux États-Unis, 350 000 au Paraguay, 300 000 au Japon, 65 000 au Portugal, 65 000 en Italie, 45 000 en Suisse, 30 000 au Royaume-Uni et plus de 400 000 dispersés dans d'autres pays dans tous les continents²⁶.

Les enjeux linguistiques de ces ressortissants en tant que minorités linguistiques sont divers selon le pays d'accueil. Mais dans toutes les communautés brésiliennes à l'étranger la langue maternelle a une place majeure pour leur identité culturelle. On ne peut pas se passer d'internet pour étudier comment le « brésilien » en tant que langue minoritaire dans des pays comme les États-Unis, l'Allemagne ou le Japon se revitalise aisément. Dans ces pays et un peu partout on trouve des « communautés brésiliennes » dans le *cyberspace*. Les communautés brésiliennes à l'étranger renforcent et élargissent le marché linguistique de la langue portugaise.

Il faut souligner que les communautés brésiliennes à l'étranger sont très hétérogènes. Au-delà de leur origine régionale, le capital social, économique et culturel (y compris le capital linguistique) des immigrés est très varié dans son volume et sa structure. La configuration de

²⁶ Cf. Les données renvoient aux sources suivantes: a) Revisão 2004 da projeção da população brasileira, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE 2005); b) Japan International Association (2005); c) Embassades brésiliennes à l'étranger.

la langue parlée chez les immigrés brésiliens dépend alors de plusieurs facteurs. Dans chaque communauté à l'étranger plusieurs mots et expressions des langages du pays d'accueil sont incorporés à cette langue d'exil.

Si le bilinguisme est une caractéristique des ressortissants brésiliens, il va sans dire que plusieurs d'entre eux restent analphabètes dans la langue étrangère ou ont une connaissance de la langue du pays d'accueil très précaire. Pour la plupart, la langue du pays d'accueil est une langue instrumentale employée au travail et limitée à quelques centaines de mots à peine.

Il y a aussi les immigrés qui deviennent « doublement limités » (*double limited*) au plan linguistique. Cela arrive souvent chez les plus jeunes dont le processus de scolarisation a été brisé par l'immigration. Les parents n'ont pas le temps, l'intérêt ou les moyens pour aider à développer le langage de ces enfants dans leur langue maternelle. Parfois certains enfants n'ont pas non plus de facilité à apprendre la langue du pays d'accueil à l'école ou dans la rue. Ils deviennent alors doublement limités au plan linguistique. Parmi la vague migratoire *dekassegui*²⁷, il y a beaucoup de cas de jeunes doublement limités. Au Japon, on estime à environ 45 000 le nombre d'enfants et de jeunes entre 5 et 19 ans d'origine brésilienne et ce chiffre peut dépasser les 65 000 si on compte les enfants en âge pré-scolaire (Nakagawa, 2005 : 21).

L'immigration brésilienne pour le Japon date d'une vingtaine d'années, lorsque la crise économique dans le pays de départ et la relance économique dans le pays d'accueil représentaient respectivement *pull and push factors* à l'immigration (Arakaki, 2007). Ainsi, ceux que l'on nomme les *Nikkeis* au Japon parlent le portugais et leur culture et leur identité sont brésiliennes. Il y a plusieurs écoles brésiliennes au Japon, ce pays ne prenant pas en charge l'éducation des enfants des immigrés. Comme il y a un décalage au Japon entre le projet des immigrants, sa réalisation et ses résultats, plusieurs travailleurs temporaires y restent comme immigrants permanents. Nombreux sont les cas de parents qui restent longtemps au Japon pendant que leurs enfants sont renvoyés au Brésil lorsque la réalité japonaise oblige les immigrants à prolonger leur séjour et à changer leurs stratégies de mobilité spatiale et sociale (Nakagawa, 2007)²⁸.

Du point de vue linguistique, la plupart des *Nikkeis* ne maîtrise pas la langue japonaise. Pour les ressortissants l'insertion professionnelle est précaire tout comme l'intégration sociale. Pour leurs enfants, l'intégration sociale dans le milieu scolaire est marquée par le préjugé (Nakagawa, 2007). Les écoles brésiliennes restent une alternative. Mais le capital linguistique acquis dans les écoles brésiliennes est une monnaie sans valeur sur le marché linguistique japonais.

Dans une étude menée par Nakagawa (2005 s. p.) auprès de plusieurs jeunes nippo-brésiliens, ceux-ci étaient doublement limités au plan linguistique lors de leur retour au Brésil. Ils se trouvaient dans un « entre-deux » linguistique. Ils n'étaient pas capables de mener une communication, de lire ou d'écrire aisément ni en portugais ni en japonais.

Conclusions

Face à cette diversité de cas de minorités linguistiques (autochtones et allochtones) dans un marché où le capital symbolique et linguistique, la demande et l'offre d'enseignement de plusieurs langues sont très divers, peut-on proposer une typologie ?

²⁷ Migration vers le Japon de Brésiliens d'origine japonaise. Il ne s'agit pas de migration de retour ou de ressortissants puisqu'ils sont nés au Brésil. Il s'agit d'une nouvelle génération qui fait le chemin inverse de leurs aïeux.

²⁸ Chez les immigrants brésiliens aux Etats-Unis il y a aussi de nombreuses familles divisées. Cf. Igor J. Machado & Alexandre G. de Almeida (2007).

Dans le système d'enseignement au Brésil, on constate un marché scolaire à deux vitesses²⁹. D'une part, il y a les minorités linguistiques qui possèdent les moyens de favoriser leurs enfants à un enseignement privé bilingue de très bon niveau et d'autre part les minorités linguistiques dépourvues de moyens pour assurer par elles-mêmes leur reproduction culturelle et linguistique. Pour plusieurs minorités linguistiques, les compétences pour maîtriser leur langue sont acquises dans une institution privée, tandis que pour d'autres la langue maternelle reste en huit clos, enfermée dans le foyer familial. La diglossie peut donc cheminer par différents parcours selon la manière avec laquelle l'enjeu linguistique est défini dans ces contextes différents. Ainsi, on décèle dans le champ linguistique au Brésil deux groupes antipodes dans l'axe du capital linguistique (voir tableau 1) : au sommet, on trouve un groupe bilingue ou même polyglotte capable d'écrire, lire et de « bien » parler et dont la compétence linguistique est reconnue par des diplômés et, à l'autre extrême, un groupe doublement limité (*double limited*) qui se trouve dans un « entre-deux » linguistique, dont les membres sont incapables de « bien » lire et écrire ni dans leur langue maternelle ni dans une deuxième langue.

Chez les groupes minoritaires au Brésil (autochtones et allochtones) les jeunes cherchent plus que les aînés à pratiquer la langue légitime au travers d'innombrables stratégies (par rapport à ceux qui sont situés devant et derrière eux dans l'espace social et dans le temps). En général, les locuteurs de langues minoritaires lorsqu'ils doivent communiquer en portugais, cherchent à dissimuler les « marques diacritiques » de leur groupe d'appartenance. C'est pour cela qu'ils changent sans cesse de prononciations, de lexiques, de tournures syntaxiques, etc. Il va de soi que cette dissimulation, pour les locuteurs d'une minorité linguistique qui détiennent un capital linguistique dans la langue dominante, sera plus réussie. Autrement dit, leur assimilation sera plus élevée.

Les langues minoritaires n'ont pas toutes la même valeur sur le marché linguistique. Malgré le statut de minorité, trois ou quatre langues européennes comptent plus dans ce marché qu'une centaine de langues autochtones au Brésil. Le champ linguistique ne peut pas être analysé dans sa dynamique sans prendre en compte les rapports de force linguistiques qui traduisent d'autres rapports de domination. Cela veut dire que l'analyse du champ social est incontournable pour la sociologie du langage et pour la sociologie de l'éducation.

Les enjeux des minorités linguistiques ne se réduisent pas à l'avenir de leur langue. Mais pour les minorités linguistiques ce n'est pas facile de parler la langue dominante comme les dominants. Il ne suffit pas pour un membre d'une minorité linguistique d'être capable de parler le langage légitime puisque la réussite de la dissimulation dans la façon de parler ne cache pas les autres « marques diacritiques », par exemple, celles de son groupe ethnique ou de sa position sociale. Cela veut dire qu'au Brésil un anglophone peut parler avec aisance le portugais, mais l'effet ne sera pas le même si le locuteur est anglais ou kenyan.

Chez les autochtones le bilinguisme devient de plus en plus une réalité. Pour eux l'enjeu est désormais de rester bilingue et de ne pas se laisser assimiler totalement sur le plan linguistique comme c'est arrivé à plusieurs groupes minoritaires allochtones au fil du temps. Le « réveil autochtone » en Amérique latine va de pair avec la mise en valeur des langues autochtones sans pour autant leur assurer une prédominance sur le marché linguistique.

Pour conclure, j'aimerais vous raconter un épisode de la prise de parole par les minorités linguistiques au Brésil pendant la reprise de la voie démocratique au début des années quatre-vingt. Lorsque le leader autochtone Mário Juruna a été élu député au parlement, son image

²⁹ La place que le système d'enseignement accorde aux différentes langues (ou aux différents contenus culturels) n'est un enjeu aussi important que parce que cette institution a le monopole de la production massive des producteurs-consommateurs, donc de la reproduction du marché dont dépend la valeur sociale de la compétence linguistique, sa capacité de fonctionner comme capital linguistique (Bourdieu, 1982 : 46).

était devenue courante dans la presse brésilienne³⁰. Ces images révélèrent plus que la simple caricature d'un autochtone en train de faire face aux « Blancs » dans le marché linguistique. Le cacique *xavante* était déjà connu des fonctionnaires de la Fondation nationale de l'indien (FUNAI) depuis les années 70 lorsqu'il enregistrait ses entretiens avec les « Blancs ». Cet acte d'enregistrer la parole des « Blancs » était à la fois symbolique et politique. Il montrait par là « ce que parler veut dire » puisque les « Blancs », selon lui, parlent bien, mais c'est la langue de bois. Mario Juruna en tant que représentant d'une minorité ethno-linguistique mettait en question les rapports de force linguistiques lorsqu'il a trouvé le moyen technique de détenir la parole de ceux qui ne tenaient pas leur parole. En latin, on dit : « *verba volant, scripta manent* » (les paroles s'envolent, les écrits restent). Mais pour le leader autochtone il n'était pas question de laisser les paroles s'envoler.

Comme plusieurs leaders autochtones au Brésil, Mario Juruna était toujours désavantagé sur le marché linguistique où la langue dominante n'était pas la sienne. Pourtant il a réussi par son geste à montrer à tous les Brésiliens que parler bien peut être aussi une façon de faire passer le faux à la place du vrai³¹.

Selon moi, les rapports de force linguistiques ne peuvent avoir d'image aussi parlante que celle d'un leader autochtone en train d'enregistrer les paroles des « Blancs ». Au-delà de la représentation d'*empowerment* des minorités ethniques et linguistiques, cette image invite les minorités linguistiques à mettre en question la langue dominante et la domination qui est derrière elle. Il est évident que la mise en cause des rapports de force linguistiques ne peut pas se passer d'un questionnement plus large des rapports de domination dans le champ social, au moins pour que les échanges symboliques dans le marché linguistique puissent devenir plus « équitables ».

Bibliographie

- ARAKAKI U., 2007, « Como perpetuar uma classe operária », *Travessia*. Revista do Migrante. Publicação do CEM, Ano XX, n° 59, São Paulo, pp. 11-16.
- ARAUJO L.-M.-S., 1996, « La escuela: instrumento de resistencia de los parkatêjê », dans Pilar Gonzalbo Aizpuro (org.), *Educación rural e indígena en Iberoamerica*. México/Madrid : México : El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos, Madrid, Universidad Nacional de Educaci, pp. 287-300.
- BOURDIEU P., 1975, « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, Seuil, Paris, pp. 2-32.
- BOURDIEU P., 1977, « L'économie des échanges linguistiques », *Langue française* n° 34, Armand Colin, Paris, pp. 17-34.
- BOURDIEU P., 1979, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 30, Seuil, Paris, pp. 3-6.
- BOURDIEU P., 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris.
- BOURDIEU P., 1984, *Questions de sociologie*, Les éditions de Minuit, Paris.

³⁰ Depuis les années 70, le leader *xavante* Mario Juruna (1942-2002) enregistrait ses entretiens avec les bureaucrates et fonctionnaires de la FUNAI pour essayer de faire que les « Blancs » tiennent leur parole. Il a été élu comme député fédéral pour le Partido Democrático Trabalhista (PDT) à Rio de Janeiro, pour un mandat (1982-1986), avec 31 904 voix.

³¹ Bourdieu (1984 : 104) rappelle cet effet du langage légitime qui dit constamment, en plus de ce qu'il dit, qu'il dit bien. « Et par là, laisse croire que ce qu'il dit est vrai : ce qui est une des façons fondamentales de faire passer le faux à la place du vrai. Parmi les effets politiques du langage dominant il y a celui-ci : « il le dit bien, donc cela a des chances d'être vrai ».

- GASTAL D., BIANCHI P., 2007, « Muito além da escola », *3x4 Especial Índios*, Publicação experimental dos estudantes de jornalismo das faculdades de Biblioteconomia e Comunicação da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, pp. 6-7.
- MACHADO I.-J. (dir.), 2006, *Um mar de identidades: imigração brasileira em Portugal*. Edufscar, São Carlos.
- MACHADO I.-J., ALMEDA A.-G., 2007, « A distância dos filhos. Reflexões sobre núcleos familiares divididos pela migração », *Travessia*. Revista do Migrante. Publicação do CEM, Ano XX, n° 59, São Paulo, pp. 26-32.
- NAKAGAWA K.-Y., 2005, *Crianças e adolescentes brasileiros no Japão – Províncias de Aichi e Shizuoka* (thèse de doctorat), PUC/SP, São Paulo.
- NAKAGAWA K.-Y., 2007, « Crianças e adolescentes envolvidos no movimento *dekassegui* », in *Travessia*, Revista do Migrante. Publicação do CEM, Ano XX, n° 59, São Paulo, pp. 17-25.
- OLIVEIRA M.-D., 2004, « Da Invisibilidade para a Visibilidade: Estratégias Pankararu », in *Índios do Nordeste: Temas e Problemas*, EDUFAL, n° 4, pp. 5-24.
- OLIVEIRA M.-D., 2005, *Notas Sobre o Povo Ofayé e Aspectos da Fonologia da Língua Ofayé*. Coletânea AXEUVYRU, Ed. Universitária da UFPE, pp. 141-158.
- SALES T., REIS R. (dirs.), 1999, *Cenas de um Brasil migrante*. Boitempo Editorial, São Paulo.
- SILVEIRA E., 2008, *Tupi or not tupi: Nação e nacionalidade em José de Alencar e Oswald de Andrade* (thèse de doctorat), UFRGS, Porto Alegre.
- SIMONETTI E., 2006, « Capazes de vencer », in *Desafios do desenvolvimento*, São Paulo, ano 3, n° 23, pp. 1-6 [<http://www.ipea.gov.br/desafios/edicoes/23/artigo20112-6.php>]
- TSUDA T., 2003, *Strangers in the Ethnic Homeland: Japanese Brazilian Return Migration in Transnational Perspective*, Columbia University Press, New York.
- WIDMER D., 2008, « Mehr Geld für Schweizer Schulen im Ausland », *Revue Suisse*, n° 1, pp. 16-17. [www.revue.ch/files/download_sr_2008_01_de.pdf]

Autres sources

Association of Language Testers in Europe (ALTE)

www.alte.org

Council of Europe

www.coe.int

Fundação nacional do índio (FUNAI)

www.funai.gov.br

Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE)

www.ibge.gov.br/estatistica/populacao/tendencia_demografica/indigenas/defaulttab.shtm

Instituto de Pesquisa e Estudos Avançados (IPEA)

www.ipea.gov.br/pub/td/td_2001/td0807.pdf

Portal Índios Online

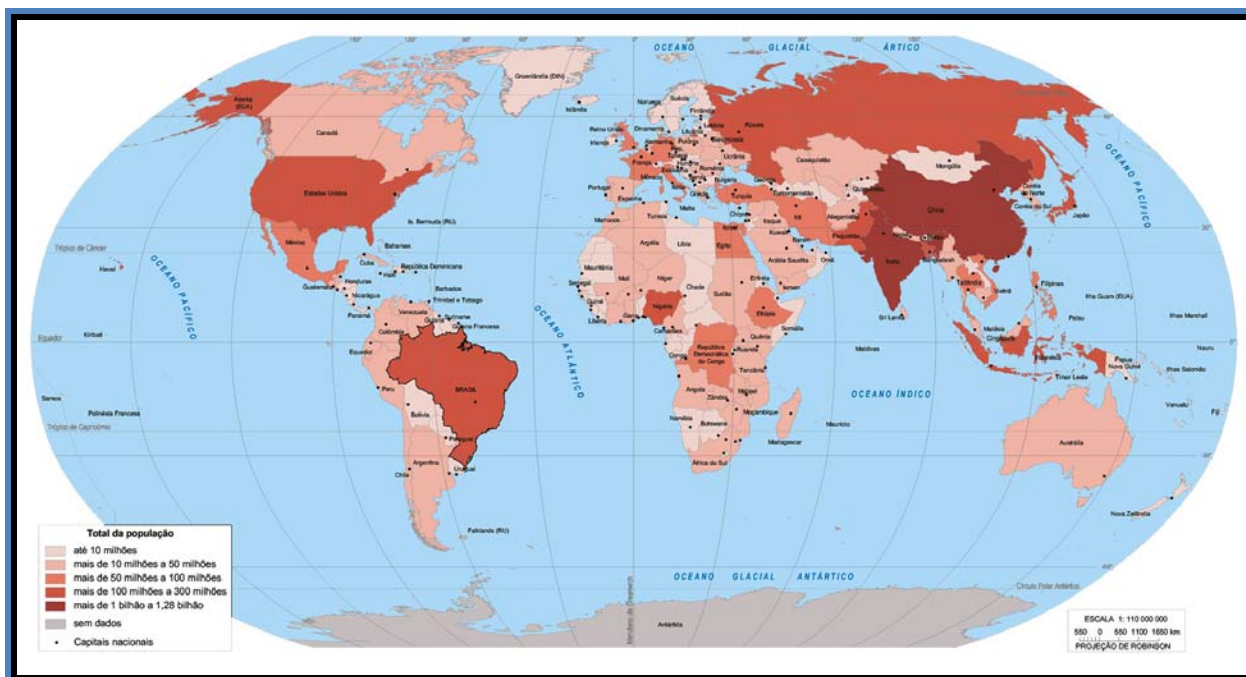
www.indiosonline.org.br

Povos Indígenas do Brasil – Instituto Socioambiental

www.socioambiental.org/pib/index.html

Fórum permanente de questões indígenas da Organização das Nações Unidas.
www.un.org/esa/socdev/unpfi/index.html

Revue Suisse
www.revue.ch



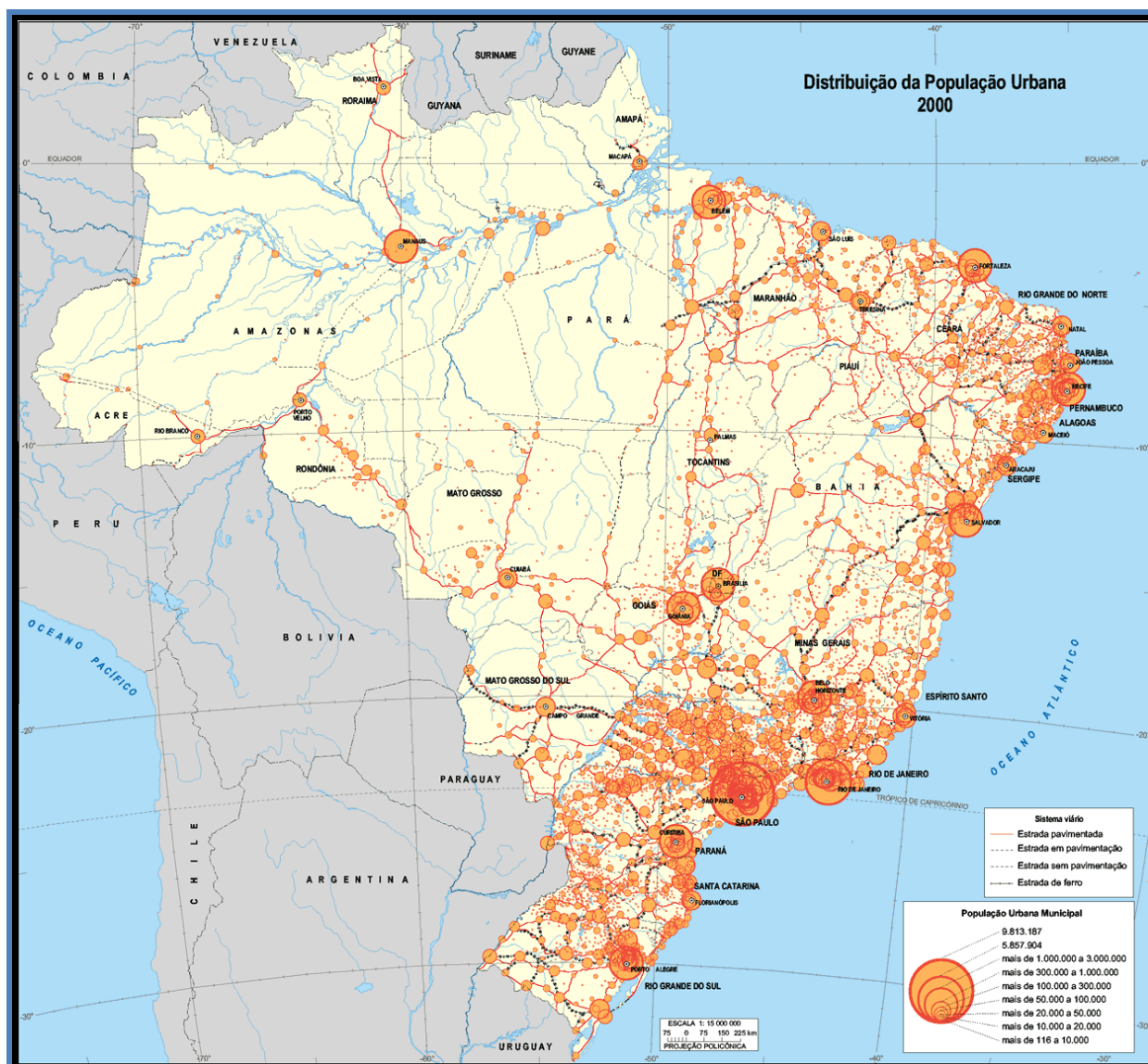
Carte 1 : Distribution spatiale de la population mondiale

<http://www.ibge.gov.br/home/estatistica/populacao/censo2000/atlas/pag017.pdf>



Carte 2 : Distribution spatiale de l'immigration brésilienne

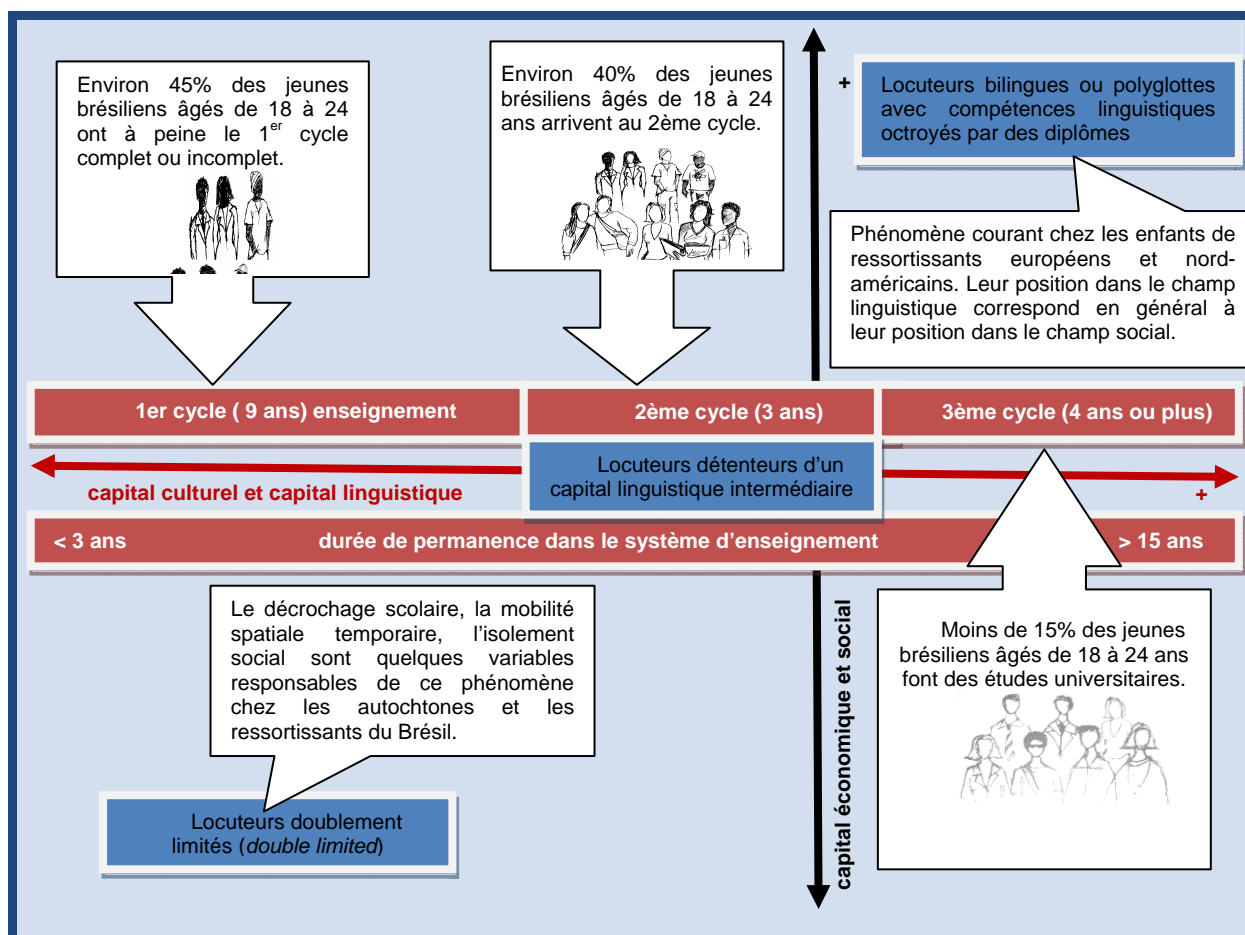
<http://www.ibge.gov.br/home/estatistica/populacao/censo2000/atlas/pag018.pdf>



Carte 3 : Distribution spatiale de la population au Brésil

<http://www.ibge.gov.br/home/estatistica/populacao/censo2000/atlas/pag021.pdf>

Tableau 1 : Esquisse de la distribution des minorités linguistiques (autochtones et allochtones) dans le champ linguistique



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Nathalie Bélanger (Université d'Ottawa), Robert Crépeau (Université de Montréal), Michel Doucet (Université de Moncton), Sylvia Kasparian (Université de Moncton), Nathalie Kermoal (Université de l'Alberta), Jacques Leclerc (Université Laval), Marc Lesage (Collège Glendon), Ozouf Sénamin Amedegnato (University of Calgary), Pierre Senay (Université Simon-Fraser), Eva Vetter (Université de Vienne).

Laboratoire LiDiFra – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425